



**L**UI : M. Sébastien nous a un peu éloignés de Roberti. Je ne sais pas très bien par quel chemin revenir à lui. D'autant que maintenant nous entrons dans les zones sombres et horribles de l'amour comblé, de l'amour qui subsiste en se détestant lui-même, qui s'accroît comme une tumeur. Il me semble que je t'ai déjà raconté deux romans, et que j'aborde le troisième.

MOI : Deux romans, trois romans ? Je n'avais pas remarqué. Où sont-ils ?

LUI : *Grosso modo*, je vois les choses comme ceci : le premier roman finit au moment où Roberti s'apprête à coucher pour la première fois avec Solange. Il dure une huitaine de jours. C'est le roman des amours commençantes. Le second dure six semaines à deux mois. C'est le roman des amours culminantes.

MOI : Culminantes ? Tu n'es pas difficile.

LUI : Si, si, mon vieux, culminantes. Toute cette période de la vie de Roberti et de Solange peut sembler, à première vue, sordide, et ratée ; mais c'est que les mots sont insuffisants. Elle est illuminée à l'intérieur par les feux éblouissants du pur amour.

MOI : C'est toi qui le dis.

LUI : Je le dis parce que c'est vrai. Il ne faut pas se laisser étonner par les apparences. Solange est comblée malgré ses souffrances ; Roberti est comblé malgré son aveuglement et sa pusillanimité. Ils sont tous les deux comblés sans le savoir.

MOI : Comprends pas. Le bonheur est inséparable de la conscience du bonheur. Si l'on ne sait pas qu'on est heureux on n'est pas heureux.

LUI : Pardon. On peut ne pas savoir qu'on est heureux, mais le sentir. Tu m'excuseras de reprendre mes vieilles métaphores, mais le bonheur c'est comme une toile de maître. On ne comprend pas tout de suite. Il faut du temps. Il faut une éducation artistique. La première fois que tu contemples un Rembrandt, tu es envahi par une espèce d'apaisement ou de joie. C'est au quatrième ou au cinquième examen que tu sais seulement à quoi t'en tenir. D'ailleurs presque tout, dans le monde, est invisible. Le bonheur vous saisit et l'on ne s'aperçoit de rien. Deux ans après, ou dix ans après, le voile se déchire, et on se dit : « Mais diable ! à telle époque de ma vie, j'ai connu le bonheur ! Et je n'ai pas su l'identifier quand il était là ! Étais-je bête, étais-je

## SCÈNE DE LA VIE PRIVÉE

aveugle ! » Au fond les choses ne deviennent réelles que quand elles ont cessé d'exister. Chaque homme est le romancier de sa propre vie ; il ne retrouve le temps que quand il est irrémédiablement perdu ; il ne vit réellement les plaisirs et les jours que quand ils sont envolés. On s'émerveille souvent devant les gens qui traversent les événements historiques, les bouleversements sociaux, la mort de Jeanne d'Arc, le franchissement du Rubicon par César, l'assassinat d'Henri IV, la proclamation de la République en 1792, sans s'apercevoir de rien, en continuant à vivre comme à l'accoutumée. En revanche, on ne nous parle jamais des gens qui traversent les grandes amours avec une impassibilité égale. Pourtant ce sont les mêmes, et ils constituent le plus grand nombre. On ne voit pas l'histoire quand elle se fait, et pourtant elle crève les yeux. Eh bien, moi je dis que l'amour passe inaperçu comme l'histoire. Je dis que Vénus est tout aussi transparente que Cléo. Et voilà pourquoi, lorsqu'on veut peindre l'amour, il faut avoir l'œil singulièrement perçant, car, la plupart du temps, cela consiste à peindre l'invisible, à lui donner un contour et un volume, à le tirer du monde des idées abstraites pour le jeter dans celui des apparences. C'est se porter par la pensée dix ans en avant, à une époque future, où tout est enfin compris et pesé, où tout est marqué à son juste prix. Telle est, à mon humble avis, l'une des missions du poète : saisir la vérité des êtres qui se mentent à eux-mêmes, être toujours plus vieux qu'eux de quelques années ou, si tu préfères, vivre dans leur avenir, les regarder avec les yeux qu'ils auront eux-mêmes quand ils auront vécu davantage. C'est clair, non ?

MOI : Oh, tout à fait. Un peu rasoir aussi. Au lieu de philosopher, tu ferais mieux de faire le point de Roberti. Cela serait au moins utile. Et d'ailleurs, j'en ai besoin. Je suis un peu perdu.

LUI : C'est facile. Nous sommes à Paris au printemps 1955. Tout ce que je t'ai raconté se déroule à peu près entre le 15 mai et le 15 juillet.

MOI : Cela fait deux mois.

LUI : Oui, deux mois, plus ou moins. Je ne peux pas te donner les dates avec exactitude. Je n'ai pas tenu un journal des amours de Roberti et de Solange. Je ne prévoyais pas que je te les raconterais un jour. Ce dont je puis t'assurer toutefois, c'est que les événements ne se sont pas télescopés dans ma mémoire. Je te dis deux mois, c'est à peu près deux mois, à une ou deux semaines près. Je ne pense quand même pas que ton goût de la précision exige des dates absolument exactes. Du reste, l'anecdote Roberti-Solange n'appartient pas à l'histoire, c'est-à-dire qu'elle n'a pas modifié le cours des événements humains. C'est une « scène de la vie privée », un de ces remous que l'on observe à la surface des sociétés, et qui n'ont aucune conséquence d'ordre général. Elle n'est intéressante que dans la mesure où elle permet de saisir quelques aspects peu connus du cœur des hommes et des femmes. Or le cœur n'a pas d'âge, ou plutôt n'a pas d'époque. Il est donc sans importance de préciser si Roberti a couché pour la première fois avec Solange le 27 mai ou le 3 juin.

Ce qu'il est plus curieux de savoir, ou du moins de se rappeler, c'est que le printemps 55 a été assez beau. Il a fait chaud. Il y a eu des orages. Les premières amours de Roberti et de Solange ont été marquées par cette chaleur, qui ajoutait, semble-t-il, encore quelque chose à leur passion. Ils se retrouvaient sous un soleil brûlant ou par des soirées étouffantes. Solange portait des robes de coton imprimé ou de mousseline, que Roberti froissait avec transport, qui étaient si légères que



## LES HORREURS DE L'AMOUR

c'était à peine un voile, un nuage masquant la nudité ravissante, constamment désirable, de M<sup>lle</sup> Mignot. La fin du mois de juin 1955 a été particulièrement torride. Toute cette chaleur contribuait beaucoup à l'amour. Elle exacerbait le tempérament, je crois; c'est-à-dire qu'elle ôtait toute énergie pour le travail, mais emplissait la chair d'attentes, de désirs, de violences. On n'était plus en France, on n'était plus à Paris, mais dans quelque pays chaud et paresseux; on était à Naples ou en Afrique. Il est des moments ainsi où la nature prend des allures irréelles, où l'on croit, bien que l'on soit éveillé, cheminer dans un rêve à la fois doux et pesant. Ce que l'on fait est à peine soumis à la morale. Ce pouvoir poétique de la température est singulier, n'est-ce pas? Non, je me trompe : c'est l'amour qui pénètre, qui imbibe de poésie tout ce qui l'entoure. L'amour a rendu fabuleusement poétique, pour Roberti et pour Solange, la canicule des derniers jours de juin et des premiers jours de juillet 55. Lorsqu'ils pénétraient dans les chambres aux volets mi-clos de la rue d'Argenson, où seul un rai de soleil traversait la pénombre, ils tombaient épuisés de chaleur dans les bras l'un de l'autre. Peu à peu l'amour les rafraîchissait. L'amour était une rivière où ils plongeaient leurs corps en sueur, comme des voyageurs exténués par le soleil et la marche. Ils en ressortaient avec une nouvelle vigueur et un contentement physique si puissant que leur âme en était tout heureuse.

Il ne manquait rien à ce bonheur, pas même d'être précaire (ce qui augmentait la frénésie que l'on mettait à le prendre), car le temps des vacances, c'est-à-dire de la séparation des deux amants, était tout proche.

Je ne te dirai pas qu'une séparation d'un mois et demi ou deux mois effrayait beaucoup Roberti. Hélas, un mois et demi, deux mois, ce n'est pas la mer à boire, cela passe vite quand on est quinquagénaire. Il voyait même arriver cette séparation sans déplaisir; elle lui permettrait de reprendre possession de lui-même. En effet, il était animé à l'égard de Solange de deux sentiments antagonistes. D'une part il constatait que les plaisirs qu'elle lui procurait lui devenaient nécessaires; d'autre part, elle l'encomrait, il ne se dissimulait pas qu'elle avait un esprit médiocre. C'était là d'ailleurs une contradiction qui lui était familière, et le rassurait : cela prouvait que seul son corps était en jeu dans cette affaire, et non pas son cœur. Il avait connu précédemment de semblables contradictions avec d'autres femmes, qu'il avait abandonnées sans hésitation ni regret. Ces contradictions étaient assez agréables. Elles causaient un petit déchirement qui ne manquait pas de charme. Quand on a quelque expérience, on sait qu'il n'est pas fréquent certes de rencontrer des femmes avec qui l'on s'accorde sensuellement, mais que cela n'est pas si rare non plus. Suis-tu bien la logique du bonhomme? Il raisonne comme ceci : « Un simple goût physique ne constitue pas une raison suffisante pour aimer. La volupté est interchangeable. Peut-être que tous les corps de femmes que je posséderai dans l'avenir ne me feront pas autant de plaisir que celui de Solange, mais il y en aura quelques-uns, sur le lot, dont les désirs répondront aussi bien aux miens. Ce qui est unique et très précieux, c'est une créature qui vous aime et que l'on aime, dont l'âme ressemble à la vôtre, etc. Donc Solange ne m'est nullement précieuse, et si notre séparation temporaire aboutit à une rupture définitive, ce sera contrariant, comme d'égarer ses clefs ou de casser un beau vase de Sèvres, mais ce ne sera pas une grande perte. »

À d'autres moments Roberti songeait que ces vacances qu'il passerait en famille fourniraient un contraste délectable avec les scènes exquises d'adultère qui peuplaient son esprit. Il pensait à tout l'agrément que lui apporterait le recul.

Cet homme d'action, qui n'aurait sans doute pas dû trop penser, avait gardé de sa fausse vocation d'homme de lettres le goût de la rêverie et l'habitude de revivre minutieusement par

le souvenir tel ou tel moment privilégié. Les bonheurs qu'il attrapait dans la journée, et dont il ne saisissait qu'un schéma, il les développait à loisir plus tard ; il en tirait toutes les conclusions, il les savourait. Il lui arrivait de quitter brusquement des compagnies où il se sentait à l'aise pour aller, dans la solitude, en jouir sans obstacles. Bref il avait un petit cœur, un cœur de petite capacité, qui se remplissait très vite, qui avait besoin de commodité, de tranquillité pour assimiler les sensations. Il se sentait aussi heureux, et même parfois davantage, quand il se séparait des gens que quand il les retrouvait.

Toutefois, il était prévoyant : il a pris bien soin de fixer un dernier rendez-vous à Solange la veille de son départ, afin de se donner d'elle, en quelque sorte, une indigestion. J'ose à peine me servir d'une image aussi vulgaire, mais c'est bien d'une indigestion qu'il s'agissait, d'une indigestion délibérée. Il ne voulait pas emporter dans ses bagages le moindre regret, le moindre désir. Il pensait qu'il épuiserait peut-être, cette ultime fois, tout le désir qu'il avait encore pour Solange ou qu'en mettant les choses au pire, cette dernière orgie lui procurerait bien quinze jours de tranquillité, qu'elle endormirait pour quinze jours son corps (et par la même occasion son esprit).

MOI : Tu ne me feras grâce d'aucune horreur, décidément.

LUI : Et pourquoi te ferais-je grâce de ces remarques ? Elles correspondent à des vérités. Le calcul de Roberti que je t'indique n'est pas propre à cet homme en particulier, ni à la sorte particulière d'amour qu'il éprouve. Qui ne fait de tels calculs dans le tréfonds de son âme ? Ce n'est pas parce qu'ils sont à demi inconscients ou qu'on n'ose pas se les avouer qu'ils n'existent pas. Et puis tout dépend toujours du point de vue qu'on adopte, ou des mots qu'on emploie. Tu tires avantage contre Roberti des paroles que j'ai formellement prononcées. Mais si je t'avais dit par exemple : Roberti, avant de quitter Solange, voulait se fondre encore une fois avec cet être qu'il aimait, il voulait se nourrir d'elle, communier charnellement, et patati et patata, qu'est-ce qui se serait passé dans ton esprit ?

MOI : J'aurais éclaté de rire.

LUI : Oui, peut-être, tu aurais éclaté de rire à cause des clichés, de l'expression niaise. Mais la chose elle-même ne t'aurait inspiré aucun dégoût. Au contraire. Tu aurais été attendri ; tu aurais trouvé qu'il y avait là une certaine mélancolie, une certaine noblesse. Roberti te serait apparu comme un amoureux romantique et sincère, un peu ridicule, mais pas ignoble. Et pourtant, c'eût été exactement pareil. Le calcul de Roberti ne change rien à la question. Du reste, là encore, nous touchons du doigt sa chimère. Il ne faut jamais se fier aux pensées des gens, même les plus secrètes, même les plus apparemment cyniques. Les pensées mentent tout autant que les paroles. Elles mentent davantage puisque, étant intimes, restant intimes, elles ont pour but de tromper le sujet lui-même, qui *sait*. Qui nous dit, dans cette occurrence, que la pensée réelle de Roberti exprime sa vérité ? Qui nous dit que cette vérité ne se trouve pas dans le sentiment noble, romantique, un peu ridicule que personne, pas même lui, surtout pas lui, ne soupçonne ? Roberti est un homme qui a une idée préconçue ou, si tu préfères, un système : à savoir qu'il n'aime pas Solange, qu'il n'a pour elle qu'un attachement sensuel. Par conséquent, il plie toutes ses pensées à ce système, il les courbe selon cette idée préconçue. Que dis-je ? Ses pensées se plient d'elles-mêmes au système ; il ne les accueille en lui que lorsqu'elles montrent patte blanche. Ainsi Roberti, comme tous les hommes à système, ne



## LES HORREURS DE L'AMOUR

peut que se mentir, et se mentir sans cesse. Le système ouvre à toutes ses pensées des directions fausses, suggère à tous ses actes des explications spécieuses et naturellement ignobles. Seule l'absolue sincérité (c'est-à-dire l'absolue simplicité, l'humble et immédiate constatation des sentiments) permet de vivre sans bassesses intérieures. Il y a certains hommes qui ne sont jamais sincères avec eux-mêmes, dont toute la vie intérieure consiste à se prouver une thèse qu'ils ont élaborée arbitrairement, et qui pourraient prendre pour devise, en parodiant Descartes : « Je pense, donc je mens. »

MOI : Objection.

LUI : Comment, objection ? Il n'y a pas d'objection. Tout ce que je te dis sur les pensées qui mentent est incontestable.

MOI : Ce n'est pas sur ce point-là que porte mon objection. Elle a trait à Roberti se donnant une indigestion de Solange.

LUI : Eh bien ?

MOI : Eh bien, je ne saisis pas cela exactement. Comment peut-on faire ainsi provision d'un être ? C'est plutôt le phénomène inverse qui se produit. Plus on use d'une femme aimée et plus on la désire. L'amour, c'est comme le soleil ou la morphine. Tu attrapes une insolation, mais tu ne peux pas faire de provisions de soleil pour l'hiver. Quand le soleil disparaît, tu as froid. De même il ne te servira à rien, si tu es morphinomane, de te flanquer une double dose de ta drogue, par prévoyance. Dès que la morphine sera épuisée, tu souffriras mort et passion.

Tu ressentiras doublement le manque.

LUI : Tiens, c'est curieux, cette objection, venant de toi. Cela ne te ressemble pas. C'est une objection de femme, et je dirai plus : de femme amoureuse, qui a constamment besoin qu'on lui prouve qu'elle est aimée.

MOI : Diable ! Tu crois ? Moi qui suis si peu féminin !

LUI : Oh, rassure-toi ! Cela fait honneur à ta délicatesse. Cela montre que tu as des mœurs pures et un cœur naïf.

MOI : C'est gai !

LUI : Écoute. Dans ton objection tu ne tiens pas compte de deux choses. D'abord du système robertien. Solange n'est pas une femme aimée, aux yeux de Roberti ; c'est un objet créé pour l'agrément de son corps. Deuxièmement, il ne s'agit que de désir. Roberti se dit que s'il supprime le désir en le comblant, il supprime Solange du même coup.

Enfin, bon sang, tout cela n'est pas bien difficile à comprendre. Tiens, prends un militaire en permission. Quelle est la première chose qu'il fait ? Il court au bordel et, comme dans Offenbach, il s'en fourre jusque-là, en prévision des six semaines à venir pendant lesquelles il sera bouclé à la caserne.

MOI : Pauvre Solange !

LUI : Comment, pauvre Solange ? Elle ne se doute de rien. Elle ne voit, au dernier rendez-vous, qu'un amant empressé et fougueux, qui se montre encore plus brillant que d'habitude.

MOI : Je dis pauvre Solange, parce qu'elle verse des trésors d'amour sur Roberti et parce que cet affreux personnage se sert d'elle comme d'une putain. Ce contraste est laid.

LUI : Il croit qu'il se sert d'elle comme d'une putain, mais ce n'est pas vrai. C'est ce qui fait la beauté de cette histoire. Roberti est un homme qui marche dans les ténèbres. C'est une sorte d'Œdipe, dans son genre. Les actes qu'il accomplit, les sentiments qu'il éprouve ont deux visages. Ou plutôt ils ont une apparence bénigne, et une signification cachée qui est



terrible. Les dieux le trompent. Les dieux se moquent de lui. Il est encore plus tragique qu'Œdipe, car il s'appuie sur la mesquinerie et la bassesse; c'est là un paysage intérieur qu'il connaît bien et qui lui inspire une confiance totale. Mais ce paysage n'est qu'un décor, un premier plan; derrière il y a l'amour vrai, l'amour-passion, c'est-à-dire un destin aussi effrayant que celui d'Œdipe meurtrier de son père et époux de sa mère sans le savoir.

Je reviens à ton objection de tout à l'heure. Elle ne vaut rien en ce qui concerne Roberti, mais elle vaut très bien pour Solange qui, elle, était une femme, et qui ne se mentait pas sur le chapitre de l'amour. Elle sentait qu'aucun excès ne pourrait jamais combler le désir que son cœur avait de Roberti, et que les vacances qu'elle voyait arriver avec tant de joie d'ordinaire allaient cette année-ci être un temps d'épreuve bien rigoureux. Rue d'Argenson, elle n'osait pas pleurer, quoiqu'elle en eût grande envie, pour ne pas indisposer son amant. Elle savait que le lendemain le soleil serait caché et qu'elle aurait froid, que la morphine serait épuisée et qu'elle souffrirait mort et passion, comme tu disais si bien.

La douleur rend muets les gens timides, surtout s'ils ont l'âme délicate et l'esprit simple. Solange se serrait sans rien dire contre Roberti; elle le regardait avec intensité. Elle soupirait de temps en temps. C'était une douleur de chien que son maître abandonne, très frappante. Mais Roberti était tout à la joie. L'égoïsme de la joie s'ajoutant à son égoïsme naturel l'empêchait de rien apercevoir. À la longue, cependant, l'idée l'a effleuré que Solange pouvait souffrir. Cela l'a surpris, flatté et ennuyé. Il était excellent qu'elle fût triste de le quitter, mais il ne fallait pas le montrer; il fallait être enjouée, par politesse. Toute sa prudence s'est réveillée. À la rentrée il serait plus vigilant et circonspect qu'il ne l'avait été jusque-là, il découragerait Solange plus assidûment, il la verrait moins encore. Qu'est-ce que c'était que ces manières exaltées, ces soupirs, cette douleur muette dont il n'osait pas mesurer l'étendue? Quel mauvais ton de lui gâcher ainsi son dernier rendez-vous! Il a tenté de faire diversion avec des plaisanteries. En bon parlementaire qu'il était, il essayait, comme tu vois, de modifier les événements avec des paroles, mais Solange n'entendait rien. Elle était trop occupée à écouter son propre cœur qui était si gros qu'elle s'imaginait n'être tout entière qu'un cœur douloureux. Elle ne se forçait même pas à sourire. Elle a fini par murmurer d'une toute petite voix, avec effort, comme s'il s'agissait d'un aveu pénible : « Tu penseras un peu à moi, pendant tout ce temps? » Roberti s'est dit : « Ça y est, elle va me demander de lui écrire. » Mais elle n'a rien demandé du tout, et il en a été si déconcerté que c'est lui-même qui a dit qu'il écrirait. Ce trait peint très bien Édouard; il lui arrivait ainsi, parfois, de « faire du zèle », d'en « rajouter », alors qu'on ne lui demandait rien, et que, l'instant d'avant, il était déterminé à refuser. Ces sortes d'impulsions sont assez difficiles à expliquer. Pour ma part, je crois, finalement, qu'elles découlent du désir d'avoir toujours *le beau rôle*, de paraître généreux et magnanime, qui tenait fortement Roberti et le poussait à se donner à lui-même des preuves qu'il était « quelqu'un de bien ». En outre, tout à coup l'idée que Solange attendrait anxieusement ses lettres, qu'elle les garderait comme un trésor intime dans son sac à main, qu'elle les relirait dix fois avec tendresse, qu'elle les apprendrait par cœur, l'idée qu'il continuerait de loin à apporter du bonheur à cet être, à vivre dans ce cœur et dans cet esprit, lui a plu infiniment. Quelle dose d'amour et quelle dose de vanité entrent dans un sentiment comme celui-là? En tout cas, la joie de Solange, à cette annonce, lui a fait un plaisir qui n'était pas un plaisir de vanité. Elle s'est

écrite avec gratitude, en souriant pour la première fois...  
MOI : Je me fiche complètement de ce que Solange s'est écrite avec gratitude en souriant pour la première fois.



## LES HORREURS DE L'AMOUR

Ça doit être quelque chose du genre : « Ce que tu es gentil ! Tu ne peux pas savoir comme je t'aime. » Les femmes disent toutes les mêmes niaiseries. Entretenir *un commerce épistolaire* représente à leurs yeux le suprême bonheur. C'est la consécration de l'amour. J'aimerais mieux que tu me fournisses des détails pratiques. Par exemple, où Roberti allait passer ses vacances, ce que Solange avait organisé pour les siennes. Et les dates. Quand Roberti part, quand il rentre, etc. Comment ils s'arrangent pour leur courrier, etc.

LUI : Mais cela n'a aucun intérêt. L'un va d'un côté, l'autre de l'autre, et puis voilà. Roberti avait loué une villa à Antibes du 15 juillet au 15 septembre. Quant à Solange, elle avait organisé trois semaines en Espagne au mois d'août avec M<sup>lle</sup> Angioletti.

MOI : Tiens, je l'avais oubliée, celle-là. Mais dis donc, c'est amusant, ce voyage en Espagne. C'est amusant, ces deux dactylos qui s'en vont à l'étranger comme deux dames du monde. J'aurais été fâché de ne pas savoir cela. C'est encore un détail d'époque. Je suis très étonné que tu n'aies pas pensé à me le donner, toi qui es si friand de ce genre de notations. Imagines-tu l'équivalent de M<sup>lles</sup> Mignot et Angioletti voyageant en Espagne en 1830 ? Quand j'écrirai notre roman, je ferai une digression de deux pages là-dessus. J'expliquerai le mélange de curiosité, de plaisir et de prétention qui entre dans le voyage en Espagne des deux demoiselles. Ce sera épatant.

LUI : Il faudra que tu ajoutes ceci, tout au moins en ce qui concerne Solange : qu'elle avait choisi d'aller en Espagne parce qu'elle avait refusé de passer ses vacances à Bandol avec Valentin et Legay. Je crains que cette précision n'ôte un peu de pittoresque à ta digression.

Bon. Maintenant, si tu permets, nous retournerons rue d'Argenson, car je n'en ai pas tout à fait fini avec cet épisode. J'étais même sur le point, quand tu m'as interrompu, de te dire quelque chose d'important, une parole de Solange, qui méritera bien, elle, une glose de deux pages, sinon plus.

MOI : Voyons cela.

LUI : Je t'ai raconté que Solange était pleine de gratitude. La promesse de recevoir des lettres avait, en quelque sorte, dénoué son âme. Ces lettres de Roberti, ce serait une eau précieuse qui lui permettrait de traverser le désert infini des vacances. Les choses s'ordonnaient ; la réalité était moins affreuse qu'on ne l'avait prévu. Elle a eu un mouvement de tendresse vers cet homme si bon qui, sans l'aimer (car elle était sûre que Roberti ne l'aimait guère, tant celui-ci avait su être, dans ce domaine, persuasif), condescendait à perdre, de temps à autre, une demi-heure à lui griffonner des mots d'amour. Quand l'âme se dénoue ainsi, on divulgue des désirs très cachés, que l'on n'avouerait sans doute jamais dans les circonstances ordinaires. On éprouve un besoin d'effusion, un besoin — comment dire ? — de *s'ouvrir*, de se perdre, de brûler ses vaisseaux ; de montrer le tréfonds de soi. C'est ce qui est arrivé à Solange, personne sans artifice, capable certes de mutisme, mais incapable de rouerie, incapable de présenter habilement, sans effrayer, une ambition secrète.

MOI : Que de circonlocutions ! Bref, qu'est-ce qu'elle a dit ?

LUI : Elle a dit : « Je voudrais avoir un enfant de toi ! »

MOI : Rien que ça !

LUI : C'est un coup de théâtre, non ?

MOI : Oui et non. Au fond, c'était à prévoir. Il vient toujours un moment où les femmes veulent qu'on les engrosse. Mais il me semble que pour la demoiselle Mignot, c'est venu bien vite. Je plains Roberti. Cela a dû lui flanquer un sacré coup.

LUI : Je crois qu'il n'a pas vraiment compris la signification de cette demande. En tout cas,

il n'a pas vu que cela provenait des très grandes profondeurs de Solange. Et surtout, il n'a pas envisagé un instant que ce désir d'être mère qu'elle avait pourrait influencer en quelque façon sur la suite des événements. Il est curieux d'observer combien un homme d'expérience peut être inattentif parfois. Dans les moments graves, le pauvre Roberti, comme par un fait exprès, regarde toujours ailleurs. D'abord, comme je te le dis, il n'a pas pris la chose au sérieux. Il a cru que ce n'était qu'une de ces paroles que l'on dit dans l'exaltation du moment, une de ces hyperboles amoureuses sans suite et sans importance. Le « besoin maternel » échappe complètement aux hommes ; ils ne conçoivent pas qu'on puisse avoir envie de porter un enfant dans son ventre, de souffrir en le mettant au monde, d'aimer cet être inconnu issu de votre substance, etc. Ils ont trop d'autres intérêts dans la tête, quand ce ne serait que leurs amours ou leur carrière. Cependant, l'air concentré, le regard implorant de Solange ont un peu détrompé Roberti. Elle ne parlait pas à la légère ; elle exprimait un désir atavique de sa chair et de son cœur. Cette constatation, si étrange que cela te paraisse, n'a pas suffi à l'alarmer. Crois-moi si tu veux : il a même éprouvé un bizarre contentement. Lui, si prompt à s'épouvanter, à battre en retraite devant la moindre menace, et la plus illusoire, contre sa liberté, il a été bêtement charmé par l'idée qu'une jeune et jolie fille serait heureuse de lui donner de la progéniture, de contracter avec lui cette union mystérieuse et immémoriale. Solange voulait être entièrement sa femme, et il trouvait cela bien touchant. Ce sont là des sentiments typiques d'homme mûr. Pour un jeune homme, faire un enfant à sa maîtresse n'est qu'une tuile, mais pour un quinquagénaire, qui n'a pas de soucis d'argent, qui n'a point à se préoccuper de l'avenir, qui a besoin de se prouver qu'il n'est pas devenu un vieillard, c'est une nouvelle jeunesse, c'est un bonheur piquant. Les plaisirs de la jeunesse ne deviennent vraiment des plaisirs que lorsqu'on est vieux ; ils ne sont que plaisirs, sans revers pénible, et de plus, ils dépaysent délicieusement. « Tiens, mais c'est vrai, s'est dit Roberti, qui n'y avait jamais songé auparavant, je pourrais très bien m'offrir un enfant naturel. Ma situation me le permet ! » La proposition de Solange avait été faite avec le plus entier et le plus visible désintéressement, et Roberti connaissait assez sa maîtresse pour savoir qu'elle ne lui tendait aucun piège. Il a éprouvé une sorte de gratitude devant un tel sacrifice. Solange offrait un mariage secret. Elle acceptait, tant elle aimait Roberti, de gâcher sa vie ; elle ne demandait aucune garantie ; elle ne voulait que cet enfant, cette survie de son amant en elle. Elle aspirait à se perdre pour l'amour de lui.

MOI : Mais dis-moi, c'est sublime, ça, dans son genre.

LUI : Enfin, sublime, n'exagérons pas. Solange était une femme de vingt-cinq ans, en plein épanouissement. Elle venait de découvrir l'amour charnel, et elle était toute stupéfaite et émerveillée. Ce qu'elle éprouvait, c'était surtout le besoin physiologique d'être mère, qui est la conséquence habituelle d'un violent éveil des sens. Devant un tel besoin, toute considération s'efface. On se moque de tout : de son avenir, de sa réputation, de la société. Cela ressemble à un accès de démence, et d'ailleurs, il est fréquent que les femmes fassent des folies pour avoir des enfants. C'est ce que les hommes ne comprennent jamais, car cela est totalement étranger



à leur nature. Est-ce qu'il t'est déjà arrivé, dans une ménagerie, de te demander quels peuvent être les appétits ou les impulsions d'une panthère, d'un flamant rose ou d'un crocodile, d'essayer de les imaginer intérieurement, et bien entendu de n'y point parvenir? C'est la même chose avec les femmes. Elles sont aussi éloignées des hommes que les cygnes ou les gazelles. Le corps masculin et le corps féminin ignorent tout l'un de l'autre, se rejoignent en tâtonnant et s'unissent la plupart du temps sans se deviner. Tel est, à mon avis, le véritable drame des sexes. Entre l'homme et la femme il se dresse un mur comme entre deux espèces animales; et c'est pourquoi l'on parle du « miracle de l'amour » grâce auquel, parfois, ce mur s'effondre. En effet, c'est bien un miracle, car il s'accomplit rarement, et dans la nuit complète.

Roberti n'a évidemment pas compris que Solange était habitée par l'instinct de reproduction de l'espèce plus encore que par l'amour de lui. Il est juste de dire qu'elle ne s'en doutait guère davantage. Elle croyait (dans les zones claires de sa conscience) qu'il était le seul homme au monde capable de l'émouvoir; elle voulait un enfant de lui comme une marque au fer rouge sur l'épaule, afin que le monde fût informé qu'elle appartenait à quelqu'un, et que cette dépendance la rendait plus fière et plus heureuse que la liberté. Roberti était très attendri; il a hésité à lui dire que cette idée d'enfant était impraticable et saugrenue, et finalement il n'a rien dit. Comme toujours, il s'est donné une explication *basse* de son attitude: il ne pouvait décentement pas s'écrier que Solange était folle; en lui proposant de le rendre père, elle lui faisait une grande politesse, une grande honnêteté. Il fallait répondre par une honnêteté et une politesse égales, c'est-à-dire au moins feindre l'émotion.

MOI: Quel cabot!

LUI: C'est un faux cabot. Il croit qu'il cabotine et il est sincère. Ses mensonges rétablissent la vérité. N'est-ce pas curieux et intéressant ces zigzags de la vérité? Enfin, sans doute est-il normal qu'un homme qui se ment à soi-même dise la vérité aux autres en énonçant le contraire de ce qu'il pense. C'est ainsi que les choses, involontairement, se redressent pour la plus grande gloire du vrai. La preuve, c'est que Roberti, après avoir souhaité de bonnes vacances à Solange et montré un raisonnable déplaisir de la quitter, s'est mis à rêver non sans complaisance. Il l'avait ramenée jusque chez elle et ç'avait été des embrassements à n'en plus finir, auxquels il avait pris plus d'agrément que d'habitude. Pour une fois, il ne s'était pas soucié de les abréger. Il est rentré lentement chez lui, la tête pleine d'images et de pensées qui auraient alarmé un homme moins orgueilleux. Mais il n'avait pas peur de ses rêveries; elles ne se changeraient jamais en passions, car sa raison les maintiendrait toujours en lisière. Autrement dit, il faisait fond sur la médiocrité; il s'appuyait sur elle comme sur un garde-fou. Il n'imaginait pas que cette rambarde pût un jour lui manquer. J'espère que tu notes au passage la contradiction: extérieurement Roberti tâche sans cesse d'avoir un beau rôle; intérieurement il s'acharne à donner toujours à ses mouvements l'explication la plus déshonorante. C'est son élégance d'homme du XX<sup>e</sup> siècle. L'homme du XX<sup>e</sup> siècle se dit: « La lucidité avant tout. » Telle est sa devise. Moyennant quoi, il se trompe tout autant que les hommes des autres siècles. Il se mésestime, en quelque sorte; il est très assuré de sa petitesse d'âme, et quand cette âme, un jour, l'entraîne dans les vieilles forêts fantastiques de l'humanité, où sont tapis Merlin, Mélusine, les cinq cents diables, le dragon et *tutti quanti*, il est complètement désorienté.

Roberti, dans son auto, conduisait pensivement, si j'ose dire. Il songeait qu'après tout il serait bien romanesque d'avoir un bâtard. On le choie en secret, on va le voir en catimini; il vous prend pour son oncle ou pour son tuteur; comme on ne vit pas avec lui et qu'on ne le voit que de loin en loin, on lui inspire beaucoup d'amitié et de confiance. Ce serait l'enfant de l'amour — ou

du moins l'enfant du désir, un enfant qui serait plus à lui que ses enfants légitimes. Le secret d'avoir une maîtresse est déjà grisant, mais que doit-ce être d'un enfant naturel? Avoir une vie double, c'est vivre doublement. On est un homme multiplié par deux. Édouard connaissait comme sa poche ses trois enfants légitimes, ses trois garçons avec lesquels il vivait quotidiennement; il démêlait très bien en eux les apports d'Agnès, les siens propres et les survivances ancestrales. Que produiraient ses « gènes » avec une femme qui n'était pas Agnès? C'était là un sujet de méditation passionnant, et il s'en est donné à cœur joie. Il s'est brossé un portrait de lui-même en « jeune père de cinquante ans » qui l'a charmé. C'était d'autant plus piquant qu'il y avait quelque sacrilège à imaginer qu'une autre femme qu'Agnès pût être la mère de ses enfants. Enfin cette rêverie comportait encore un aspect amusant : c'est que le fait d'avoir un bâtard doit communiquer un sentiment délicieux de revanche sur la famille. Tout père de famille, dans un coin très retiré de son cœur, nourrit une vague rancune contre sa femme et ses enfants, qui lui prennent sa substance et qui l'égratignent cent fois par jour avec les aspérités de leur caractère.



MOI : Bon. J'ai compris. Il joue. Il fait du roman.

LUI : D'accord, il joue. Mais il y a toujours beaucoup de sérieux dans les jeux. Je trouve tout à fait curieux, tout à fait digne de mention que Roberti, à l'idée d'avoir un enfant naturel, n'ait pas commencé par se voiler la face avec horreur, mais qu'au contraire il l'ait pris en considération et qu'il en ait fait un objet de rêverie. Naturellement ce sont les considérations prudentes qui l'ont emporté, en fin de compte : « J'ai bien assez d'occupations comme ça sans encore me mettre un bâtard sur les bras. Et je veux être toujours libre. Un enfant de Solange, cela signifie que je serai soudé à cette dinde *in aeternum*, etc. Il faudra donner du temps, des attentions, de l'argent. Brr... Pas question! » Il s'est représenté Solange en train d'accoucher, à la clinique, et ce tableau l'a passablement refroidi. Il s'est vu envoyant des fleurs, il s'est imaginé assis au chevet de la parturiente; il a entendu les vagissements du bébé. C'était à la fois si affreux et si ridicule qu'il s'est mis simultanément à frissonner, à sourire et à appuyer très fort sur l'accélérateur. Il fallait rentrer bien vite rue Oudinot pour dissiper ces fantasmagories! N'empêche qu'il avait bel et bien caressé pendant un moment, et non sans bonheur, une idée bien dangereuse, cet homme cynique.

MOI : Excuse-moi. Je ne te suis plus très bien. Pourquoi me délayes-tu ainsi toute cette histoire d'enfant naturel? Au bout du compte, Roberti n'en a pas eu, d'enfant naturel, avec Solange. Il y a assez de réel dans le monde, il y a assez de réel dans l'histoire de Roberti sans qu'on aille s'embarrasser du possible.

LUI : Oh, oh! Fais attention, mon vieux. Ta logique faiblit. Quand je te rapporte la rêverie paternelle de Roberti, je ne suis pas dans le possible, je suis dans le réel, je te rapporte un fait, car il est réel que Roberti a rêvé longtemps, complaisamment, sur l'idée d'avoir un enfant de Solange. J'ajouterai même ceci, que cette idée, bien qu'il ne l'ait jamais mise à exécution, ne l'a jamais complètement quitté. De temps à autre, elle lui revenait à l'esprit et, selon son humeur du moment, il la rejetait avec mépris ou la caressait. Les velléités, les désirs refoulés, les rêveries, cela entre pour autant dans l'évaluation d'un homme que ses actes, surtout lorsqu'il s'agit, comme ici, d'un dilemme insistant, récurrent et insoluble.

En second heu, cette rêverie avortée, qui se termine, comme on pouvait s'y attendre, par des résolutions cyniques et raisonnables, constitue le premier signe éclatant d'amour donné

## LES HORREURS DE L'AMOUR

par Roberti. Naturellement, si quelqu'un lui avait dit cela, il se serait récrié avec une sincère indignation, il aurait répliqué (en toute bonne foi) qu'il « s'amusait », que c'était une « rêverie sans danger », mais il se serait trompé, il aurait été une fois de plus dupe de lui-même. Je te dis, moi, à la lueur des événements subséquents, que la rêverie de Roberti sur la possibilité d'avoir un enfant naturel est l'un des chemins détournés par lesquels l'amour est entré en lui. Devant *le fait* que cette rêverie constitue, l'observateur extérieur, c'est-à-dire toi, c'est-à-dire moi, qui ne sommes pas dans l'âme de Roberti, mais qui regardons de haut cette âme se modifier, l'observateur extérieur, dis-je, se rend compte que le terrain a changé, que les données ne sont plus les mêmes qu'au début, que le rapport de force a commencé à se déplacer. Roberti, en six semaines, est devenu poreux. Une sorte de tendresse s'est infiltrée en lui. La proposition de Solange a transformé leurs relations. Par cette phrase : « Je voudrais avoir un enfant de toi », Solange a pénétré avec effraction en Roberti. Elle a mis la main par mégarde sur une serrure dissimulée qui lui a ouvert une porte dans l'âme de son amant. Dorénavant Roberti regardera toujours Solange autrement que comme une maîtresse ordinaire, c'est-à-dire comme un objet tantôt commode, tantôt encombrant : c'est une femme qui a désiré avoir avec lui l'union la plus étroite, celle qui se matérialise par l'enfant.

Voilà, mon vieux, pourquoi j'ai délayé. Je trouve que cela en valait la peine. J'ai reforgé sous tes yeux le premier gros maillon de la chaîne qui a attaché d'une façon si étroite Roberti à Solange, cet homme de cinquante ans à cette femme qui avait la moitié de son âge. Et si tu permets, je délayerai encore un peu, parce qu'il y a aussi le point de vue de Solange sur la question, que j'ai à peine effleuré, et qui a autant d'importance, sinon davantage. Surtout fais bien attention à cela quand tu écriras le roman, n'oublie aucun détail. Grâce à moi, pour la première fois dans l'histoire de la littérature, un écrivain, toi, montrera les vrais ressorts qui font qu'une passion s'éteint ou s'exacerbe, les raisons profondes et dissimulées pour lesquelles l'amour vit ou meurt. En effet, ce qui a commencé à attacher Roberti a, par le même mouvement, commencé à détacher Solange. Elle veut un enfant, elle le demande à l'homme qu'elle aime, c'est tout simple. Celui-ci refuse. Elle souffre. Le temps passe. Le besoin de maternité se fait de plus en plus pressant. Il détruit l'amour. Il se substitue à lui. Conclusion ?

MOI : J'ose à peine y penser !

LUI : Ose ! Tu brûles.

MOI : Conclusion : Solange se fait faire un enfant par quelqu'un d'autre.

LUI : Juste !

MOI : Tu as une façon d'amener les événements, toi ! Tu te traînes comme un escargot pendant huit ou dix heures, et tout à coup, crac ! en deux temps trois mouvements, tu me donnes la solution de l'histoire. Ce n'est pas de jeu. C'est insupportable. Ainsi Solange se fait faire un enfant. Par qui ?



LUI : Attends. Tu verras. Je ne te donne aucune solution. Je te permets simplement de jeter un coup d'œil sur l'avenir. Je te fais apercevoir pendant un instant ce qui n'est pas encore accompli, ce qui est très loin encore de s'accomplir. Je veux que tu voies exactement « l'équation » de Solange. Entre l'amour et la maternité, elle choisit en définitive (ou plutôt son corps choisit) la maternité. J'irai jusqu'à dire que ses tendances, ses réflexions, ses sentiments, ses joies et ses peines l'ont conduite mathématiquement de l'amour à la

maternité. Elle a immolé un homme qu'elle aimait pour avoir un enfant avec un autre homme, qu'elle n'aimait pas, et qui le lui a fait avec empressement, non sans générosité, non sans calcul aussi, parce que cet homme savait que c'était là une occasion à saisir pour obtenir Solange tout entière pour lui.

Il en est des sentiments comme des créatures humaines. Leur destin se décide dès l'enfance. Tu me demandais de « faire le point ». Je l'ai fait, encore que d'une façon un peu différente de celle que tu désirais. J'ai fait le point des âmes. Si j'avais à définir l'amour de Roberti et de Solange, à le qualifier, à le résumer, voici ce que je dirais, à peu près : deux convictions profondes ont modelé et dominé cet amour ; d'une part Solange voulait un enfant, c'est-à-dire qu'elle tendait à faire évoluer son amour, à l'accomplir en le transformant, etc. ; d'autre part Roberti voulait croire à toute force (et croyait) qu'il n'aimait pas. Le résultat lointain de ces deux attitudes est inévitable. L'amour de Solange décroîtra lentement, sans qu'elle s'en aperçoive, et surtout sans qu'elle veuille en convenir ; jusqu'au jour où il sera si dégradé et si défiguré qu'elle sera bien obligée d'en tirer la conclusion logique. Inversement, chez Roberti, le mensonge, si j'ose dire, s'écaillera peu à peu sous la pression de la vérité. Roberti croira de moins en moins profondément qu'il n'est pas amoureux. Il maintiendra tant qu'il pourra cette fiction à ses propres yeux ; il la maintiendra presque jusqu'au bout, ce qui l'empêchera d'apercevoir les drames à temps et de les éviter. Après que les drames auront eu lieu, c'est-à-dire trop tard à tous les points de vue, il se rendra compte de l'étendue complète des erreurs et du gâchis, lesquels seront, bien entendu, irrémédiables. Tel est le spectacle habituel de la vie. Il me semble que Roberti, seul dans son cœur et son intelligence, cultivant les mirages jusqu'à la catastrophe, est une assez bonne illustration de l'homme qui ne comprend qu'après coup, et lorsqu'on n'y peut plus rien, le tragique de la vie. L'histoire de l'humanité est une suite d'occasions manquées, à cause de l'imprévoyance des hommes, et de cette éternelle duperie intime qui est leur lot. Nous prenons là le péché d'orgueil sur le fait, et nous observons ses ravages. C'est en effet une forme très courante, et assez peu dénoncée, de l'orgueil, que de se refuser à voir le monde tel qu'il est et de lui préférer la conception arbitraire que l'on se fait de lui. Mais le monde est impossible à briser ; jamais les idées préconçues ne peuvent l'emporter sur la réalité. Elles sont broyées par cette réalité formidable et insensible, et la disproportion des forces est si grande qu'elle en devient dérisoire. Rien n'est plus risible qu'un homme entêté dans son mensonge intérieur, et qui croit que ce caillou infime arrêtera les engrenages monstrueux de l'univers ou les fera tourner en sens inverse.

MOI : Stop. Je connais cette philosophie-là. C'est plus ou moins la mienne. Alors ne te fatigue pas. D'ailleurs tu ne trouves pas que tu t'égares en mobilisant, à propos du pauvre Roberti, empêtré dans ses contradictions intérieures, les « engrenages monstrueux de l'univers » ?

LUI : Non, je ne trouve pas. Chaque homme, même le plus médiocre, mérite que l'on mobilise à son propos les engrenages monstrueux de l'univers, puisqu'il est capable de les concevoir, ces engrenages, puisqu'il les voit, ou du moins qu'il pourrait les voir s'il se donnait seulement la peine d'ouvrir les yeux, puisque enfin la vie humaine est une réduction de la grande vie de l'univers.

MOI : On dit : un microcosme, c'est plus court.

LUI : Je ne suis pas court, et par-dessus le marché *microcosme* ne me plaît pas.

MOI : Dis donc, c'est vrai, ma foi, que tu as fait le point. Je te remercie. Je sais enfin où j'en suis à propos de Roberti et de sa dulcinée. Mais je voudrais bien être éclairé aussi sur mon propre destin.